



présente :

de **Raymond Espinose** (collection : « Profils d'un classique »)

extrait de son ouvrage, **Boris Vian, un poète en liberté.**

(sorti en janvier 2009)

AVANT-PROPOS

Que la poésie de Boris Vian apparaisse avec plus de netteté dans ses romans que dans ses poèmes est une évidence. Cela, déjà, a été dit. Le répéter ne peut que contribuer à forger une idée reçue, voire un lieu commun.

Rien, cependant, ne doit nous faire oublier que Vian a écrit quatre recueils de poèmes. Le premier, *Cent sonnets* (devenu *Cent infâmes sonnets*), parce qu'il ne constitue qu'un ensemble de jeux sur les rimes (*bouts rimés*), n'est généralement pas considéré comme une production « sérieuse » dans l'oeuvre poétique de Vian. Nous le laisserons, selon l'usage, de côté pour nous intéresser aux trois autres recueils. Deux ont été édités du vivant de l'auteur : l'un en 1948 (il s'agit de *Barnum's Digest*), l'autre en 1949 (*Cantilènes en gelée*), tous deux illustrés. Le troisième recueil, *Je voudrais pas crever*, lui, est posthume ; il fut édité en 1962 par Jean-Jacques Pauvert.

On ne peut, en outre, évoquer la poésie vianienne sans dire un mot de la masse considérable de chansons que le poète écrivit pour lui et pour d'autres interprètes. Pourtant, il s'agit ici d'être clair : un texte de chanson n'est pas un poème. Rédigé pour être « porté » par une musique, il ne peut en aucune manière être assimilé au poème, même s'il recèle quelquefois des accents considérés comme « poétiques ». Cette généreuse production sera donc, aussi, laissée de côté.

Les trois recueils, du reste, sont de qualité très inégale. *Barnum's Digest*, composé de dix textes, ne semble avoir de réellement poétique que la disposition des vers — libres de surcroît ; mais il convient de préciser que leur fonction première était d'*illustrer* (ou plutôt de « traduire ») « dix monstres fabriqués par Jean Bouillet ». *Cantilènes en gelée*, constitué de vingt poèmes, ne comporte guère que deux ou trois réussites et le dernier texte est carrément à écarter — il n'est, en fait, qu'un texte de chanson rajouté à la hâte pour donner du volume à l'ensemble. Seul le dernier recueil, *Je voudrais pas crever*, (vingt-trois textes), présente un réel intérêt ; ses accents de sincérité, son ton à la fois pathétique et pudique — notamment lorsqu'il s'agit d'évoquer la mort qui s'avance à grands pas — le rendent indéniablement attachant.

Restait à déterminer avec précision les caractéristiques, voire les singularités du poème vianien. Pour cela, il nous a paru judicieux d'étudier en tout premier lieu la versification proprement dite, en évoquant notamment les influences évidentes (parce que très apparentes), la métrique, le rythme et les sonorités, ainsi que la structure des types de textes les plus représentatifs. En second lieu, nous avons examiné le langage poétique : des accents parodiques en passant par une logique bousculée, le tout teinté d'humour et de dérision, une syntaxe qui frise parfois la formule aphoristique, c'est d'une lecture particulièrement équivoque que nous tenterons de percer les mystères. Ce sont, enfin, les divers thèmes exploités par Boris Vian qui ont attiré notre attention. La dualité horreur/émerveillement semble, de prime abord, l'emporter sur tous les autres ; mais l'évocation du bestiaire vianien, le traitement très particulier que

l'écrivain fait subir aux notions d'espace et de temps ne sont pas, loin de là, dénués d'intérêt. Terminer l'étude des thèmes sur la fonction du poète et sur l'utopie semblait aller de soi. Le champ de l'éthique vianienne s'ouvre alors grandement, que d'autres, après nous, pourront creuser.